

STEPHEN
MCCAULEY



AUTRE

L'HOMME DE MA VIE

Roman

éditions
BakerStreet
Extrait de la publication

L'(autre) homme de ma vie

DU MÊME AUTEUR

Sexe et dépendances

Flammarion, 2006

10/18, 2007

La Vérité ou presque

Buchet/Chastel, 2001

10/18, 2003

Et qui va promener le chien ?

Denoël, 1997

10/18, 1999

L'Art de la fugue

Denoël, 1993

10/18, 1998

L'Objet de mon affection

Denoël, 1989

10/18, 1997

Stephen McCauley

L'(autre) homme de ma vie

*Traduit de l'américain
par Françoise Jaouën*

Éditions Baker Street

Ouvrage publié
sous la direction de Cynthia Liebow

Titre original :
Insignificant Others

Éditeur original :
Simon and Schuster, New York, 2010
© Stephen McCauley, 2010-06-06
ISBN original : 978-0-7432-2475-8

Pour la traduction française :
© Éditions Baker Street, 2010
ISBN : 978-2-917559-13-0

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À la mémoire d'Ed, Jones, Molly et du petit Woodles,
qui ont beaucoup compté*

Dîner et monogamie

Quand j'appris que Conrad, mon compagnon depuis huit ans, voyait quelqu'un d'autre en cachette, je n'en fus pas totalement surpris. Un ou deux ans auparavant, j'avais noté que le terme « monogamie » avait disparu de notre vocabulaire, et je m'étais dit qu'il avait autant de raisons que moi de ne plus l'utiliser. Dans la plupart des couples, passé un certain temps, la discrétion devient la vertu suprême, supplantant la fidélité, même si on se refuse le plus souvent à l'admettre.

La disparition lente et silencieuse de la monogamie dans notre vie me rappelait un plat de poulet à l'étouffée particulièrement goûteux que nous avions autrefois l'habitude de préparer. Un poulet au cumin et aux citrons confits agrémenté d'herbes aromatiques que j'avais trouvées dans une épicerie libanaise. L'appartement se remplissait d'une odeur à la fois exotique et familière, et la bête sortait du four toute luisante, l'air appétissant et vaguement pornographique. Nous adorions ce plat, Conrad et moi ; au bout de trois ou quatre ans de cohabitation, il faisait partie des rares choses sur lesquelles nous nous entendions à merveille, et nous le préparions

une ou deux fois par mois, chacun à notre tour. Je tirais beaucoup de plaisir et de réconfort à échanger à table des propos anodins sur les plaisirs simples du repas, comme si nous étions un vieux couple marié depuis des lustres, légèrement englué dans la routine. Puis, un jour, en fouillant les placards de la cuisine, je suis tombé sur le cumin, et je me suis rendu compte que nous n'avions pas préparé de poulet aux épices depuis plus d'un an, sans que l'on en ait discuté, ou consciemment décidé de l'éliminer de la liste. Nous nous étions sans doute lassés tous les deux des saveurs exceptionnelles du plat. Ce sont des choses qui arrivent.

Si nous avons cessé d'utiliser le terme « monogamie » de façon significative, nous n'avions pas pour autant renoncé aux petits mots de tendresse et d'affection. Nous n'avions pas cessé de dire « Je t'aime » à la fin d'un coup de fil longue distance, ou lorsque l'un de nous, à moitié endormi, voulait faire signe à l'autre d'éteindre. C'était quand même ce qui comptait, non ?

Le métier de Conrad l'obligeait à de fréquents déplacements et, lorsque les affaires étaient florissantes, il s'absentait parfois dix jours ou plus. Comment m'étonner qu'il ait cherché un figurant pour s'amuser un peu ? Les distractions sont rares dans une chambre d'hôtel, et Conrad n'avait jamais été un grand fan de CNN.

C'est par ma faute que je découvris l'existence de ce personnage. Il s'était efforcé à la discrétion. J'allais être en retard au cours de fitness donné dans l'un des clubs de sport que je fréquente, et je me trouvais dans la chambre, enfournant à toute hâte ma tenue dans un sac à dos, lorsque son portable se mit à sonner. J'étais tellement surpris qu'il l'ait laissé sur la commode, ce qui lui ressemblait peu, et si préoccupé par mon

retard inhabituel, que je décrochai sans réfléchir. Il venait de recevoir un texto d'un numéro de l'Ohio qui disait : *Magne-toi le cul ! J'EN PEUX PLUS d'attendre*. Conrad devait se rendre à Columbus deux jours plus tard.

Il avait ouvert un cabinet de consultants avec son amie Doreen : Mitchell et McAllister. Ils voyageaient à travers tout le pays, visant plus particulièrement les villes où les nouveaux riches avaient afflué avec leur imparable mauvais goût – Conrad et Doreen vivaient pratiquement en Floride et au Texas –, offrant leur expertise à des gens qui se faisaient construire des maisons de plusieurs millions de dollars et voulaient accrocher des œuvres d'art sur leurs murs en or massif. Je comprenais parfaitement qu'un client soit impatient de faire l'acquisition d'un Warhol, mais les capitales, bien plus que le mot « cul », étaient la preuve incontournable que le message était d'une autre nature.

Très minutieux et très organisé, Conrad conservait en permanence dans le placard un bagage rempli d'affaires de toilette, de mouchoirs et de linge propre, qu'il emportait dans ses nombreux déplacements. C'était une petite valise luxueuse en cuir noir capable d'ingérer une grande quantité de vêtements et d'affaires diverses sans paraître bourrée à craquer. Au fil du temps, elle avait pris une belle patine, contrairement à moi. Debout près de la commode de notre chambre, je la voyais appuyée contre le mur peint en grège (Conrad avait choisi des teintes et un décor hypermasculins pour la chambre, un cas classique de surcompensation, à mon avis). La valise avait soudain pris une allure malveillante, comme un prêtre filiforme cachant des explosifs sous sa soutane.

Conrad était assis à la table de la salle à manger, glissant des clichés de tableaux et de sculptures hors de prix dans

les feuillets de plastique d'un classeur, ses beaux cheveux blonds retombant mollement le long de son visage. Je sortis de l'appartement sans mentionner le SMS, espérant qu'il ne se rendrait pas compte que je l'avais lu. Je n'avais guère envie d'admettre que j'avais consulté ses appels, et surtout je ne tenais pas à entamer une discussion qui me ferait arriver en retard à mon cours. Après des décennies passées à rater mes rendez-vous d'une dizaine de minutes, j'avais ajusté mon horloge interne, et j'étais devenu un fanatique de la ponctualité. Être à l'heure fait partie de ces vertus mineures, comme envoyer des cartes de remerciement, porter du déodorant, donner des étrennes au facteur à Noël, que l'on peut acquérir avec un peu de volonté. Elles ne sont pas du même niveau que le Talent, l'Intelligence et la Bonté, mais passé l'âge de cinquante ans, elles deviennent essentielles si l'on veut être invité à dîner, ou si l'on veut faire oublier ses joues flasques.

Je n'arrivais jamais en retard à mon cours de gym, quelles que fussent les circonstances. Depuis environ quatre ans, je luttais contre une compulsion mineure liée à l'exercice. C'était parfois un véritable fardeau, mais il n'y avait pas que des inconvénients. Filer au gymnase six fois par semaine ou plus pour faire de la musculation, pédaler sur un vélo et écouter mon coach me raconter ses problèmes de cœur me prenaient beaucoup de temps, un temps que j'aurais pu consacrer à apprendre une langue étrangère ou à lire les œuvres complètes de George Eliot. En revanche, ayant dépassé la cinquantaine, je n'avais pas à me soucier du temps qu'il m'aurait fallu pour *retrouver* une bonne condition physique si j'étais resté inactif. Le club de fitness, proche de l'appartement de Beacon Hill que je partageais avec Conrad (j'étais également

inscrit dans un autre situé près de mon bureau à Cambridge), était installé dans un sous-sol crasseux, et les cours avaient lieu dans une pièce d'angle sans lumière ni ventilation. La pénombre et la sensation d'intimité me convenaient parfaitement. Les seules personnes qui célèbrent ouvertement les vertus de l'exercice physique à outrance sont celles qui ne quittent jamais leur canapé. Ceux d'entre nous qui ne peuvent se priver d'exercice ont tendance à opérer en douce, en tentant de faire croire que leur sveltesse est due à la génétique. Tandis que je pédalais sur place dans le noir, m'efforçant d'oublier la voix du coach et le martèlement de la musique en m'imaginant que je m'en éloignais à chaque coup de pédale, je me dis que je n'avais guère de raisons de m'inquiéter. L' impatient ami de Conrad vivait dans l'Ohio. J'étais allé de nombreuses fois à Columbus, et je ne trouvais rien à redire à la ville en elle-même mais, connaissant le snobisme sans faille de Conrad, je savais qu'un résident de cette localité ne représentait pas la même menace qu'un amant vivant à New York ou à Los Angeles.

L'ego et le siècle américain

Je devais cependant tenir compte du contexte général. J'avais atteint l'âge auquel tout le monde semble se résigner à un certain degré d'insatisfaction et de mécontentement lançant à propos de son travail, de sa vie sentimentale, du financement de sa retraite et de sa vue déclinante. Pour la plupart des gens, la capacité à supporter les déconvenues professionnelles, les lunettes de drugstore et la lassitude domestique